
Ces livres qui marquent pour la vie

par Marie Saint-Dizier



Derrière le nom de Marie Saint-Dizier se cachent au moins deux auteurs, car c'est sous celui de Marie Farré qu'elle a signé Papa est un ogre, Les Aventures de Papagayo, Mina, mine de rien,

Mon maître d'école est le yéti (Gallimard Jeunesse) ou encore Ah! Si j'étais un monstre (Hachette Jeunesse)... – autant de titres qui font déjà partie du patrimoine. Sous le nom de Marie Saint-Dizier, elle publie: Je reviens, Ne jouez pas sur mon piano, Les portes s'ouvriront sept fois (Gallimard Jeunesse). Elle a participé activement, chez Gallimard Jeunesse, à la conception de la collection « Découverte Benjamin » et a aussi traduit Allan Ahlberg, Quentin Blake, Roald Dahl, Maurice Sendak et Mark Twain. Elle est enfin l'auteur du Pouvoir fascinant des histoires. Ce que disent les livres pour enfants (Autrement, 2009).

L'écriture est pour elle une passion qu'elle aime transmettre en animant de nombreux ateliers d'écriture avec les classes, ainsi que des stages de formation à la création d'albums.

Que sont pour nous, adultes, ces livres qui marquent pour la vie? Qu'est-ce qui les rend inoubliables? Et que sont-ils pour les enfants?

Ce sont des livres qui nous transportent dans un univers radicalement autre, qui déclenchent chez nous des émotions essentielles, qui nous font rire, pleurer, nous étonner, nous indigner, des livres dans lesquels l'enfant lecteur reconnaît sa propre fragilité dans un personnage principal qui parvient à surmonter les épreuves parce qu'il connaît ses forces, ses faiblesses, et sait les utiliser.

Ce sont aussi des livres qui donnent envie d'explorer le Grand Nord, d'avoir un lion, de voler jusqu'au pays de Peter Pan, ou bien d'être passager clandestin dans un bateau de pirates.

Ce sont des livres qui créent une atmosphère, des livres riches en détails qui rendent les scènes vivantes.

Ce sont des livres encore dont l'histoire est suffisamment dense, et

mystérieuse parfois, pour que l'enfant puisse se l'approprier et inventer sa propre histoire, sa propre légende. S'il y a un mystère – et les grandes histoires en recèlent toujours un –, ce mystère lui trottera dans la tête toute la vie...

La liste des titres que j'ai choisis n'est, bien sûr, pas exhaustive. J'aurais souhaité en citer bien d'autres : *David Copperfield*, *Les Malheurs de Sophie*, *Alice au pays des merveilles*, mais je me suis arrêtée au chiffre huit.

Cette sélection de huit livres repose, bien entendu, sur mes choix personnels, mais ce sont des romans qu'adorent les enfants, des titres qui sont des classiques de la littérature enfantine, ou qui le deviendront.

« Peter Pan », de James Matthew Barrie

Peter Pan est un livre que l'on croit connaître avant de s'apercevoir, à la relecture, qu'une foule de détails nous a échappé. Il s'ouvre sur un *incipit* aussi magique que mystérieux : « *Tous les enfants savent qu'ils vont grandir, sauf Peter Pan.* » Aussitôt plongé dans le livre, le lecteur se pose plusieurs questions : qu'est-ce qui fait qu'un enfant se transforme en adulte ? Et, question plus grave encore : peut-il devenir un adulte sans sombrer dans la banalité, sans perdre la mémoire de son enfance ?

Certains spécialistes de l'âme ont nommé le refus de grandir « syndrome de Peter Pan », aplatisant au passage la richesse du livre. Mais, si Peter Pan parvient à ne pas grandir, c'est peut-être parce qu'il a, face à lui, une petite fille qui sait, elle, qu'elle va grandir. C'est Wendy. Or c'est de Wendy, de son histoire, que j'ai envie de vous entretenir.

Comment Wendy a-t-elle appris qu'elle devait grandir ? Un jour, à l'âge de deux ans, elle offre des fleurs à sa maman, Mrs. Darling, qui s'extasie et lui dit : « *Ah ! si tu pouvais toujours rester ainsi !* » C'est une phrase touchante – quel parent ne l'a pas prononcée ? –, mais qui donne à l'enfant la conscience de vivre un état éphémère, et anticipe la nostalgie de ses premières années. Wendy sait donc qu'elle va grandir. Et il serait peut-être juste, en face du « syndrome de Peter Pan », de parler du « syndrome de Wendy » et des petites filles qui lui ressemblent.

Revenons à la mère de Wendy. Un personnage bien intéressant que cette Mrs. Darling – dommage qu'il passe parfois inaperçu. Voici la description très énigmatique qu'en fait James Matthew Barrie : « *C'était une dame charmante, avec une tournure d'esprit romantique et une bouche si joliment moqueuse. [...] Un baiser y était posé que Wendy ne parvenait jamais à prendre. Il se tenait là, bien ostensiblement, au coin des lèvres, à droite.* » Qu'est-ce donc que ce baiser imprenable ?

La suite, nous la connaissons. Wendy est emmenée, en volant, avec ses frères, John et Michael, au pays de Peter Pan, Neverland. Neverland, le «Pays de Jamais», est une sorte de patchwork des éléments du merveilleux enfantin: Indiens, pirates, fées, garçons perdus... Elle va passer ses jours et ses nuits à s'occuper de ces garçons, en *maman*.

Lorsqu'elle rentre chez elle avec les garçons perdus, la famille Darling propose de les adopter. Mrs. Darling, qui a un faible pour Peter Pan, veut l'adopter aussi. Mais Peter Pan refuse, de crainte d'être envoyé à l'école, puis, plus tard, au bureau – de crainte de grandir: «*Oh ! maman de Wendy, si en me réveillant, je devais sentir qu'il m'est poussé de la barbe !*»

Sur ce, il s'enfuit, mais non sans avoir pris à Mrs. Darling ce baiser qui semblait refusé à jamais. Dans les contes de fées, le prince *donne* un baiser à la princesse. Seulement donner un baiser et le *prendre*, ce n'est pas du tout la même chose. Un aventurier, un pirate, un mauvais garçon prend un baiser, l'arrache – c'est le baiser de l'amour impossible.

Mrs. Darling ne serait-elle pas, elle aussi, affligée du «complexe de Wendy» qui fait des petites filles et des femmes des mères avant tout, qui rêvent l'amour sans le vivre ?

Une fois adultes, les garçons perdus vont devenir des individus banals. Un accessoire, un seul, suffit à les définir: une



Illustration de Francis Donkin Bedford pour
l'édition de «Peter Pan» de 1911

© Rue des Archives

serviette en cuir, un parapluie, une perruque et une barbe. Pire encore, John, le petit frère de Wendy, ne sait même pas raconter d'histoires à ses enfants...

Wendy a grandi, mais elle n'est pas devenue banale. Elle a une fille, nommée Jane, à qui elle fait le récit de ses aventures à Neverland. Quand Peter Pan revient, il n'emmène pas Wendy qui ne sait plus voler; il emmène Jane, et quand Jane sera grande, il emmènera sa fille. Et toutes ces petites filles, toutes ces femmes, qui ont suivi Peter Pan à Neverland avant de retourner dans le réel mener leur vie adulte, forment une lignée: à leur façon, elles prolongent l'enfance en la racontant, en enrichissant la légende familiale.



Marcel Aymé (1902-1967)

© Abert Harlingue,
Roger-Viollet

«Les Contes du chat perché», de Marcel Aymé

Marcel Aymé aimait les romans populaires, *Arsène Lupin*, *Les Trois Mousquetaires*; il a aussi préfacé les *Contes* d'Andersen. Ses *Contes du chat perché* empruntent à la tradition des contes populaires, mais sa patte d'écrivain en fait de véritables petits bijoux de la langue française.

Deux fillettes, Delphine et Marinette, habitent une ferme avec leurs très rudes parents et en compagnie d'animaux qui parlent, rient, pleurent, pensent et font des projets, des animaux amis.

Certains sont des personnages inoubliables : on se rappelle le chat qui passe sa patte derrière l'oreille pour faire pleuvoir, on se rappelle aussi un personnage bien fanfaron mais si drôle, le cochon qui se déguise en détective chaque fois qu'il y a un mystère à résoudre et qui lance : « *Avec une fausse barbe, je passe inaperçu n'importe où.* » On se rappelle le canard, qui rêve de voyage...

Ce canard réalise son désir et rentre des Indes avec une magnifique panthère qui a envie de voir la neige. Une fois à la ferme, la panthère fait régner l'ordre, la paix, la concorde. Mais, un jour, elle se dispute avec le cochon, lequel disparaît. Le félin jure n'y être pour rien... Bientôt, l'hiver arrive, et la neige avec lui. Heureuse, la panthère s'élance dans la neige, elle est

venue pour cela. Mais, au contact des hommes, elle a oublié qu'elle n'est pas faite pour la neige, elle a oublié son instinct animal – c'est cela aussi que nous disent les *Contes du chat perché*. Alors elle s'éteint doucement et meurt de froid en murmurant : « *Le cochon... le cochon...* » Et là, les larmes se mêlent au rire.

Les amitiés qu'entretiennent les deux fillettes avec les animaux ont quelque chose de tragique parce qu'elles butent contre une différence irréductible.

Mais, si les animaux ont envie de devenir humains, il arrive aussi aux fillettes de vouloir devenir des animaux.

Un soir, dans leur lit, elles rêvent, l'une qu'elle est un âne gris très doux et l'autre, un cheval blanc qui galope. Au réveil, elles se sont métamorphosées. Impossible de quitter cette nouvelle enveloppe. Les parents commencent par s'alarmer, puis ils s'habituent et les font travailler comme des bêtes de somme.

La métamorphose est un thème fondamental dans l'œuvre de Marcel Aymé, thème qu'il a magnifiquement traité dans *Le Passe-Muraille*. C'est le désir, que nous avons tous, de devenir autres. Les enfants sentent qu'ils peuvent tenter de le réaliser parce qu'ils ne sont pas encore figés dans leur personnalité.

Chez Marcel Aymé, la métamorphose est un miracle éphémère. Il fait

rêver ses lecteurs enfants, mais les fait toujours retomber, avec grâce... sur leurs quatre pattes.

« Fifi Brindacier », d'Astrid Lindgren

Fifi Brindacier est l'une des premières petites filles explosives de la littérature enfantine. Astrid Lindgren a écrit ses aventures à partir de 1945 pour distraire sa fille malade.

Le véritable nom de Fifi Brindacier, c'est Fifulolotte Victuaille Cataplasme Tampon. Elle a neuf ans, et vit seule, avec un singe et un cheval, dans la villa *Drôlederepos*. Elle a un papa, qui est la terreur des mers et le roi des cannibales ; quant à sa maman, elle est au ciel.

Elle possède les deux signes caractéristiques des petites filles explosives : des cheveux roux carotte et des chaussettes dépareillées.

Fifi a beaucoup de mal à se plier aux règles des adultes. Elle les conteste, mais sans jamais nuire à quiconque. Sa façon de détourner les règles est même une source d'inspiration pour les enfants, voire pour quelques adultes. Elle fascine ainsi deux enfants, ses petits voisins, Annika et Tommy, deux enfants sages, évidemment, qui, eux, n'auraient jamais osé défier les règles.

Quand Fifi marche à reculons. Annika lui demande pourquoi. Alors



Astrid Lindgren (1907-2002)

© Sudddeutsche Zeitung / Rue des Archives

Fifi a cette réponse, frappée au coin du bon sens: « *Pourquoi je marche à reculons ? C'est un pays libre, non ?* »

Elle adore sauter à pieds joints dans les flaques. Et alors ? « *Qui a dit que les enfants devaient nécessairement rester secs ?* » Elle affirme que, chez les cannibales, on célèbre une fête du mensonge. Et elle ajoute : « *Moi, je mens tellement fort que j'en rigole toute seule.* »

Cette petite fille douée d'une imagination extraordinaire a une manière exceptionnelle d'utiliser les mots. Elle ne sait ni lire ni écrire, mais joue sur le sens propre et le sens figuré avec une grande intelligence.

Ainsi, à l'entrée de la fête foraine : « *Est-ce que je peux rentrer à moitié prix si je promets de ne regarder que d'un œil ?* »

Un jour, elle se réveille avec, dans la tête, un mot nouveau : *Warou*. Elle ne sait pas ce qu'il signifie, mais elle va le découvrir, c'est sûr !

Et elle explique, avec son goût du paradoxe : « *On est en droit de se dire que les gens sont bizarres. Voyez un peu les mots qu'ils inventent : bassine, truelle, corde. Un vrai mystère de savoir où ils ont été les chercher. Mais warou, un mot formidable, ils le laissent de côté. Quelle chance de l'avoir trouvé ! Et je vais tout de suite dénicher ce qu'il veut dire.* »

Et la voilà galopant dans toute la ville à la recherche d'un *warou* !

Fifi réalise tous les rêves de puissance d'un enfant, mais en manifestant en toute occasion un sens aigu de l'équité. Elle est douée d'une riche intériorité qui fait d'elle plus qu'un personnage : Fifi est véritablement une personne. Quel enfant ne souhaiterait lui ressembler ?

Fifi n'a pas envie de grandir, elle trouve les adultes ennuyeux. Annika et Tommy l'approuvent, bien sûr. Pour ne pas grandir, Fifi a une recette que lui a donnée un sorcier du Brésil en même temps que des mini-mini-cachets. Pour rester enfant toute sa vie, il faut les avaler en prononçant la formule magique : « *Gentils mini-mini-cachets, à l'avenir, je ne veux pas grandir.* » Oui, il faut dire *grandir* et pas *grandir*. Car, si on dit *grandir*, on devient adulte très vite !

Fifi a décidément le sens de la magie des mots – et à la lettre près.

«Moumine le Troll», de Tove Jansson

Il existe une série de livres qui n'a malheureusement pas eu le succès auquel elle aurait pu prétendre dans les pays de la francophonie, la série des *Moumine*, de Tove Jansson, écrite et illustrée par l'auteur finnoise à partir de 1945.

Entrer dans ces livres, c'est découvrir un monde rond et douillet, c'est faire attention aux petites choses – petites pattes qui trottent dans le noir, murmures, petits cris, bruissements.

C'est aussi une écriture très poétique où chaque phrase représente un mystère. Je tiens d'ailleurs ici à rendre hommage aux traducteurs, Kersti et Pierre Chaplet, qui ont trouvé des noms extraordinaires aux personnages et ont réalisé une traduction d'une merveilleuse limpidité.

Dans une vallée idyllique vivent le père, la mère et le fils Moumine, représentés comme de petits hippopotames ronds et doux. Leur maison ressemble à une communauté utopique, à un phalanstère façon Fourier, où amis et hôtes de passage sont accueillis avec chaleur : il suffit d'agrandir la table et d'ajouter quelques lits.

Tous forment une communauté harmonieuse. Pourtant, ils pourraient avoir des disputes car chacun a sa marotte. Papa Moumine écrit ses souvenirs d'enfance, si beaux qu'il en



Tove Jansson enfant (1915-2001)

pleure, Snif aime tout ce qui brille, l'Emule collectionne les champignons, le Rat musqué rédige un essai de philosophie intitulé *De l'inutilité de tout*, et le Renaclérican part sans jamais dire où il va.

Le Renaclérican est le grand ami de Moumine. Contrairement à ce que pourrait laisser supposer son nom, le Renaclérican n'est pas un renard dans les illustrations de Tove Jansson, mais un animal imaginaire. Il est l'ami dont rêve tout enfant. Il se balade seul la nuit et, l'été, dort à la belle étoile. En hiver, il part pour les pays chauds, tandis que Moumine hiberne, le ventre rempli de pommes de pin. Et il resurgit au printemps en jouant de l'harmonica. C'est grâce à lui que va survenir la surprise tant attendue.

«Et si on allait jusqu'au sommet de la colline et qu'on élève un tumulus pour faire voir que personne n'y a été avant

nous», propose-t-il à Moumine. Or, sur la colline, ils trouvent un chapeau haut de forme noir qui, on l'apprendra plus tard, appartenait à un magicien. Le Renaclérican et Moumine le rapportent à la maison, où ils vont découvrir ses pouvoirs : lorsqu'on glisse une chose à l'intérieur du chapeau, elle se transforme. Les blancs d'œufs y deviennent de petits nuages blancs sur lesquels on peut s'installer comme sur un tapis volant. Les mots étrangers du dictionnaire s'y métamorphosent en petites bêtes noires aux têtes très rigolotes. Les champignons de l'Emule font du salon une forêt tropicale, où les Moumine grimpent de branche en branche et se balancent aux lianes.

Une nuit, le Renaclérican suggère à Moumine de partir à la recherche du chapeau, qui a disparu. Ils sortent et que voient-ils dans la rivière ? Le chapeau. Toute l'eau qui passe à travers est devenue rouge. Moumine se glisse dans l'eau tiède et nage pour attraper le chapeau. Il se lèche la patte, il goûte... de la grenadine ! Se baigner la nuit dans une rivière de grenadine, quelle merveilleuse image de la transgression !

Le plaisir, dans ce livre, n'est pas la satisfaction d'un manque, mais le surgisement de l'inattendu détourné par l'imagination. Et les moments de bonheur vécus par les personnages nous font rêver à un monde où le plaisir individuel se nourrirait du plaisir des autres.

« Ma renarde de minuit », de Betsy Byars

Tom a presque dix ans, il adore lire, est très imaginaire, et déteste le sport et la nature. Tom n'a qu'un seul ami, Peter, qui rêve de devenir inventeur de jeux pour la télévision.

Quand Tom apprend qu'il va passer les deux mois de vacances d'été à la campagne, chez son oncle et sa tante, loin de Peter, il est furieux.

Les vacances commencent mal : son oncle est chasseur, il y a des fusils partout ; quant à sa tante, elle est béate d'admiration devant une portée de porcelets. Il ne reste plus à Tom qu'à aller lire dehors. Un jour qu'il est en pleine lecture, surgit de l'herbe une magnifique renarde noire. Tom est bouleversé par la beauté et par la soudaineté de cette apparition. La renarde s'approche et le regarde.

Croiser le regard d'un animal, c'est croiser tout un mystère. Dès lors, Tom se met à attendre la renarde. Il va même la suivre dans le sous-bois et, à cette occasion, découvrir les charmes de la nature, les ruisseaux à écrevisses, les vols de corbeaux, les nids d'oiseaux ou de frelons. Puis il découvre le terrier de la renarde, qui rapporte un oiseau mort à son renardeau. Stupéfait, fasciné, Tom observe la scène en se gardant bien d'intervenir.

Mais la renarde vole des poules dans le poulailler de la tante, et bientôt les fusils vont parler...

Au terme de ses deux mois de vacances, Tom rentre à la maison. Il est devenu quelqu'un d'autre – il a grandi. Il retrouve Peter, mais ne sait plus quoi lui dire. Le décalage entre eux est énorme.

Grâce à cette renarde noire qui représente tout ce que le monde a de sauvage et d'insaisissable, Tom a découvert que l'on pouvait aimer sans toucher, sans parler, sans avoir envie de posséder.

«*Sacrées Sorcières*», de Roald Dahl

Roald Dahl est connu de tous, enfants comme adultes, pour son humour féroce et ravageur. La tendresse est rare dans ses livres, sauf dans *Matilda*, bien sûr, et dans *Sacrées Sorcières*, où elle se mêle à un humour explosif.

On ne saura jamais le nom du petit garçon de huit ans qui raconte l'histoire. On sait juste qu'il est orphelin et vit avec une grand-mère norvégienne qui fume la pipe. Cette grand-mère le met en garde contre les sorcières : elles portent des perruques, ont des mains griffues, une salive bleue et projettent l'extermination de tous les enfants.

L'enjeu du livre est là : une grand-mère craint pour la vie de son petit-fils, qui craint pour la vie de sa grand-



Roald Dahl (1916-1990)

© TopFoto / Roger-Viollet

mère, laquelle est bien vieille et malade. L'amour qui les lie est le noyau de l'histoire.

Sur la recommandation de son médecin, la grand-mère part se reposer et emmène son petit-fils dans la station balnéaire de Bournemouth. Ils séjournent dans un hôtel, lieu fabuleux pour le petit garçon qui se met à explorer toutes les pièces et découvre une vaste salle de conférences. Il va y entraîner ses deux souris apprivoisées au funambulisme.

Soudain, la porte s'ouvre, et une armada de jolies jeunes femmes pénètre dans la salle : ce sont les membres du «*Congrès annuel de la Société royale pour la protection de l'enfance persécutée*». Blotti derrière un

paravent, le narrateur les observe. Quel enfant ne pourrait s'identifier au héros, caché pour observer à leur insu le comportement des adultes ?

Celle qui semble être chef monte sur l'estrade. Lentement, elle prend son visage à deux mains, par le menton, et le soulève... Alors le visage se retourne tout entier, et elle le jette. C'était un masque. Les autres l'imitent. Sous leur masque de jeunesse, elles ont le visage ratatiné, « *comme s'il avait mariné dans du vinaigre* ». Suit un strip-tease d'un genre très spécial : elles ôtent lentement leurs gants... elles ont des mains griffues ! Elles ôtent leurs chaussures... elles ont le bout des pieds carré. Elles ôtent leurs perruques... elles sont chauves et grattent leurs crânes couverts de boutons !

Roald Dahl sait choisir ses méchants : ils sont toujours d'une irrésistible drôlerie. Les enfants ne sont pas effrayés par cette scène à l'humour burlesque.

La Grandissime Sorcière entame alors, avec un fort accent des Carpates, un discours de dictateur fou, grotesque et néanmoins dangereux. Elle mijote un plan pour débarasser l'Angleterre de tous ses enfants... et se propose de les transformer en souris grâce à une potion magique. L'enfant qui l'ingurgite se retrouve souris en vingt-six secondes.

Hélas, le petit narrateur est vite découvert – il sera le premier à tester le breuvage. Le voilà changé en

souriceau... Cette scène, en revanche, impressionne beaucoup les enfants qui, s'identifiant au héros, s'imaginent devenir de petits rongeurs poilus !

Impossible de commencer *Sacrées Sorcières* sans le dévorer jusqu'au bout. C'est un livre palpitant. En scénariste accompli, Roald Dahl sait alterner les scènes au rythme rapide et celles, plus tendres, qui ménagent une respiration.

Jusqu'au coup de théâtre final : un retournement carnavalesque au cours duquel les sorcières se transforment en souris. Grâce à mille ruses, le petit narrateur a réussi à verser dans leur soupe toute la potion destinée aux enfants d'Angleterre. Les sorcières rapetissent à toute allure, leurs corps se couvrent de poils, les voilà transformées en souris.

Les sorcières de Roald Dahl ne sont pas une invention gratuite : elles représentent tout ce qu'il y a de méchanceté et de férocité, parfois, chez les adultes. On sait que, collégien, l'auteur a beaucoup souffert des cruautés des châtimements corporels. On sait aussi le peu de sympathie qu'il avait pour les adultes et comme il leur préférerait les enfants et les animaux.

La fin de *Sacrées Sorcières* est tout à fait inhabituelle dans un livre pour enfants : la grand-mère est vieille, et un souriceau ne vit pas bien longtemps. Tous deux savent donc qu'il ne leur reste plus que six ou sept ans

à vivre. Et ils vont cheminer doucement, gaiement même, vers la mort – sans tristesse puisqu'ils seront ensemble.

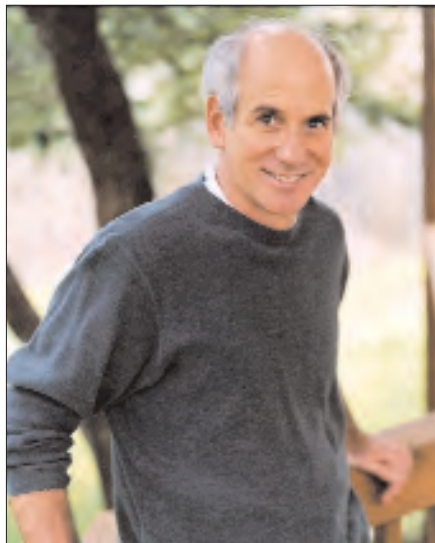
Une fin que les enfants prennent avec beaucoup plus de simplicité que les adultes. Pour eux, «*c'était la seule solution*».

«Le garçon qui avait perdu la face», de Louis Sachar

Voici un livre d'un écrivain américain bourré de talent, Louis Sachar, l'auteur du célèbre *Passage*.

David, onze ans, aime lire, déteste le sport, cultive un humour qui n'appartient qu'à lui et se fait traiter de ringard. Pour ne pas être toujours hors du coup, il se mêle à une «bande de durs» et participe à une virée contre une vieille dame, dont on chuchote qu'elle est une sorcière. Elle s'appelle Felicia Bayfield. Les «durs» ont décidé de lui voler sa canne à tête de serpent. Cette vieille dame est remarquable : elle porte un chapeau rouge, une robe à pois et des chaussettes violettes... David jurerait qu'avant d'avoir les cheveux gris, elle les avait roux carotte. C'est Fifi Brindacier devenue grande !

Au cours de cette cruelle expédition, les garçons inondent Felicia



Louis Sachar
© Perry Hagopian, 2005

Bayfield de citronnade, cassent sa fenêtre et renversent son fauteuil à bascule avant de prendre la fuite. David est le dernier à décamper. C'est donc à lui qu'elle lance cette phrase énigmatique : «*Ton doppelgänger régurgitera sur ton âme*», une formule fort intrigante.

De retour chez lui, David se documente et apprend que le mot *doppelgänger* désigne un sosie, un double, voire un jumeau maléfique.

David s'en veut. Sous prétexte de suivre ses copains, il a agi comme un lâche, il a perdu la face. La vieille dame est effectivement une sorcière, elle lui a jeté un sort. Pris dans l'engrenage de la culpabilité, il va revivre en boucle toutes les brutalités que la bande lui a infligées.



« Le garçon qui avait perdu la face », illustration d'Anaïs Vangelade
© l'école des loisirs

David comprend : il s'est laissé « encamarauder ». La camaraderie est une alliance temporaire, qui s'exerce souvent contre un tiers. Elle n'a rien à voir avec l'amitié, celle qu'il découvre en se liant avec deux autres enfants un

peu bizarres, comme lui, qui le soutiennent et l'encouragent à affronter Felicia Bayfield.

Plein de courage, David finit par sonner à la porte de la vieille dame. En entrant, il voit des masques accrochés aux murs du salon. Car Felicia confectionne des masques qui lui valent une renommée internationale. Elle offre une citronnade à David pour le désenvoûter et, surtout, réalise pour lui un masque qui va le libérer de celui qu'il s'est créé lui-même. En se prétendant autre qu'il n'est, en se fabriquant un masque, David a perdu la face au sens propre du terme. Felicia va donc lui restituer son véritable visage.

Ce retournement de l'expression « perdre la face » compte parmi les belles surprises de ce récit.

David comprend alors une chose essentielle : il peut oser être lui-même et cesser d'être un pion manipulé par un groupe.

« Une vague d'amour sur un lac d'amitié », de Marie Desplechin

Suzanne a onze ans et elle aimerait que les adultes répondent enfin à ses questions. Lorsqu'elle demande à sa mère : « Tu m'aimes ? », elle voudrait que celle-ci lui réponde sérieusement et la rassure. Mais sa mère lui paraît si dure qu'elle la compare à Nosferatu le vampire. Or Suzanne attend « des réponses à la saveur d'amande ». Dans l'amande, la partie comestible se cache à l'intérieur d'une coque dure.

Un jour, la mère de Suzanne décide de lui faire donner des cours de conversation anglaise. Le professeur est un étudiant anglais de dix-sept ans, Tim.

Tim est adorable. Très vite, les cours d'anglais sont oubliés au profit des affinités électives, un phénomène chimique qui fait se reconnaître entre eux ceux qui vont devenir de grands amis. Tout ce que dit l'un trouve sa résonance chez l'autre, s'ensuit une conversation sans fin, faite de coq-à-l'âne, de fantaisie, de réflexions sur Kipling et de discussions graves.

Tim parle un français désuet, celui qu'il a appris en classe et accommodé à sa fantaisie. Suzanne, elle, est très directe. Il utilise souvent des métaphores pour cerner sa pensée, alors qu'elle ne mâche pas ses mots.

Ensemble, ils vont chercher à ajuster leurs langages.

C'est Tim qui apportera à Suzanne les réponses à la saveur d'amande dont elle rêvait. Et quand elle lui demande s'il l'aime, il lui répond : « *L'amour, mademoiselle, non ! C'est juste une petite flaque d'amour sur un lac d'amitié.* »

En même temps, Suzanne découvre une autre facette des membres de sa famille : sa mère, qu'elle comparait à Nosferatu, se rapproche d'elle, tandis que sa délicieuse grand-mère, évanescence dans sa chemise de nuit rose, s'éloigne. Il y a des mères pour tous les âges, la grand-mère maternait le petit enfant, la mère va soutenir l'adolescente.

Une vague d'amour sur un lac d'amitié ouvre le champ du sentiment enfantin à toutes les nuances de l'affection.



Tous ces livres qui marquent pour la vie traitent de ces expériences uniques que sont les premières fois : premières amitiés vraies, premières trahisons, premières appréhensions de la mort, premières émotions devant la beauté, révélation que les parents, aussi, cachent des secrets.

Face à ces premières fois, qui l'émerveillent et l'effraient, l'enfant n'a pas de mode d'emploi. Alors que fait-il ? Il tente des attitudes possibles, il fait des « essais », il se transforme, rêve de devenir âne, cheval ou être fantastique. Il se déguise, joue des rôles, met un masque, puis le retourne et le jette. Voilà pourquoi ces livres qui marquent pour la vie parlent souvent de cette initiation capitale : comment être soi ? comment le devenir ?

Le jeune lecteur voit évoluer sous ses yeux un enfant qui se construit, avec le soutien d'un adulte, d'un nouvel ami, d'un animal.

Le lecteur de huit à douze ans est un lecteur particulier : il donne encore aux mots leur coloration sonore. Il lit avec les oreilles, tout comme avec les yeux. Il se laisse envoûter par le rythme, le ton, la musicalité du texte.

Ces histoires, initiatiques pour les enfants, le sont aussi pour les adultes qui les relisent, s'en trouvent vivifiés, les transmettent à leur tour et les font ainsi entrer dans les légendes familiales.

MARIE SAINT-DIZIER